Chanterie

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 71

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-256927

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

dessous des fenêtres du bâtiment neuf, à environ dix pieds plus bas que le niveau actuel de la cour, celles qui éclairaient les écuries, ce qui prouve que la partie sud de cette cour a dû être exhaussée d'autant lors de la construction de l'édifice actuel.

Nous quittons ici le château et nous descendons en ville par la porte de la Tour du Trésor, et par les escaliers déjà décrits.

FIN.

CHANTERIE

(*Suite et fin.*)

C'est fini Alain a dit adieu à ses maîtres et à ses brebiailles.

C'est fini... Maintenant il est seul, abandonné, triste à mourir. Où le conduira la route ? Où s'arrêtera-t-il ? A quelle porte frappera-t-il ? Il ne le sait pas. Il est parti au hasard, sans but, avec le regret poignant d'Annil qui a pleuré en lui disant adieu. Ah ! la chère petite Annil ! Comme elle était bonne, douce, et jolie ?

Il est encore bien près de la ferme et déjà ses jambes sont lasses à ne plus pouvoir le porter ; une force le retient là, et, adossé contre un ormeau de la route, il ne quitte pas des yeux le toit qui lui fut si hospitalier et qu'il aperçoit brillant sous le soleil.

Sa volonté et son énergie succombant sous le poids de son chagrin, voici qu'il ne peut plus réagir ni même lutter. Des sanglots montent de son cœur à sa gorge qui se contracte douloureusement. Il étouffe. Alors, cachant son visage entre ses mains et se croyant bien seul, il pleure comme un enfant.

Soudain un vieux paysan qui passait s'arrêta, surpris et ému devant cette douleur.

— Eh bien, l'ami, fit-t-il, qu'avons-nous donc pour nous désoler ainsi ?

Le berger releva brusquement la tête, essuya vivement ses yeux et, honteux, répondit :

— Mais... cela ne vous...

Il n'acheva pas sa phrase, et, regardant mieux son interlocuteur, poussa une exclamation :

— Oh !... par exemple !... par exemple ! C'est vous père Toinet ?

Comment ! répéta le paysan non moins supris, c'est toi... Alain ?

Et, stupéfaits de leur rencontre, au point de ne plus rien trouver à se dire, ils restèrent niaisement immobiles et muets, à se regarder, se croyant l'un et l'autre le jouet de quelque hallucination, heureusement dissipée par l'arrivée inopinée de maître Chanterie.

Il avait guetté Alain au moment de son départ, et, voyant qu'il s'arrêtait et cachait son front dans ses mains, il accourait, craignant qu'il se trouvât malade.

— Non, merci, mon maître, répondit le berger. J'ai éprouvé une faiblesse, mais c'est fini et je vais continuer ma route.

— Où donc vas-tu ? demanda le nouveau venu ; moi, j'allais tout justement chez tes patrons. Je ne sais où tu habites que depuis huit jours, sans ça il y a beau temps que tu m'aurais vu.

— Reviens chez nous, dit Chanterie.

— Moins que jamais ! riposta Alain anxieux et cherchant à entraîner le bonhomme Toinet.

Celui-ci se dégagea, et se tournant vers le fermier :

— Je vas, dit-il, vous raconter pourquoi y ne veut point retourner chez vous et cherche à m'entraîner.

— Oh ! père Toinet !... supplia le berger.

— D'où donc que tu connais celui-là ? demanda le fermier. Par ma foi, je n'ai pas souvenance de l'avoir jamais rencontré jusqu'à ce jour, et toi...

— Nous, c'est plus de la millième fois, bien sûr, que nous nous voyons ! interrompit le vieux. Voici qui vous étonne, pas vrai ? On vous expliquera. Relève la tête, Alain, et ne crains rien. Si j'ai fait tant de démarches pour te retrouver et si je suis venu de mon pays dans celui-ci, c'est que je voulais te parler, et, pourquoi pas l'avouer en franchise ? me faire pardonner...

E-t-ce possible ?

— Je ne suis même pas fâché que ton maître se trouve là. Quand je te dis de relever la tête, que diable ! Voulez-vous m'écouter, maître Chanterie ? J'aime autant vous causer ici que chez vous où il y aurait tant d'autre monde.

— Pourquoi donc pas ? risposta le fermier de plus en plus intrigué et cherchant des yeux une place où il s'assit.

Le père Toinet en fit autant et força le berger à l'imiter.

Voici la chose, dit-il : écoutez.

Alain était un enfant qu'il avait pris à l'hospice. Vieux garçon, riche et libre, il l'avait aimé et soigné comme sien avec l'aide d'une brave et dévouée servante, l'envoyant d'abord à l'école, et plus tard l'initiant sans fatigues aux travaux de la terre.

A l'école, Alain, très intelligent, apprit vite et bien ; chez lui, il fut un travailleur docile et actif, et son amitié pour lui s'accrut de toute l'estime qu'il lui portait.

Mais un jour vint où sa confiance et son affection s'effondrèrent brusquement et où le mépris remplaça l'estime.

Ah ! s'il avait su ! Comme il se repentait maintenant de l'injure faite au pauvre garçon ! Enfin, il pouvait, heureusement, tout réparer.

Un jour, quelqu'un le vola... On lui prit une grosse somme, six mille francs destinée à l'acquisition d'une vigne et d'un petit pré y attenant. Pour que le voleur eût découvert cet argent, bien caché cependant il fallait qu'il l'eût surpris au moment où il le serrait. Et qui pouvait l'avoir surpris, sinon Alain, le seul familier de la maison, ayant sa libre entrée dans toutes les pièces et tous les coins de la maison ?

Il nia, jura de son innocence et s'indigna, mais il ne fut pas cru, parce que, seul, il pouvait aller et venir à son gré dans le logis.

Affolé par la disparition de cette petite fortune, Toinet, malgré ses dénégations, l'avait brutalement chassé comme un vaurien en lui disant :

— Va te faire pendre ailleurs et remercie-moi de ne pas te livrer à la justice !

Ne pouvant vaincre l'obstination du vieux ni prouver son innocence de façon irréfutable, Alain était parti.

— J'ai fui votre colère et votre mépris, dit il tristement, et pourtant !

— Tu ne les méritais pas, je le sais maintenant, mon pauvre petit, répliqua le paysan, et, si je ne t'avais pas retrouvé, je crois bien que la peine m'aurait tué. Je ne pouvais plus y tenir. Depuis que mon neveu — tu sais, celui qui vivait dans la débauche et que je refusais de recevoir — m'a fait appeler près de lui au moment de mourir et m'a avoué comment il s'était introduit chez moi et m'avait volé, je n'ai plus eu de repos. Je voulais te revoir, et j'en ai fait des démarches !

— Votre neveu ? c'était votre neveu ? s'écria Alain.

— Oui, le misérable ! C'était lui. Depuis un an, je te cherche et te fais chercher. De t'avoir chassé pesait lourd sur ma conscience. Et penser que, arrivé ici seulement une heure plus tard, je te perdrais encore !... Mais à présent, oh ! à présent, tu ne me quitteras plus, je vais t'emmener avec moi et saurai bien te faire oublier le passé, car je...

— Un instant ! interrompit maître Chanterie ; ne vous en déplaise, Alain est à moi aussi bien qu'à vous. M'est avis même qu'il l'est davantage, puisque, lorsque votre porte s'est fermée pour lui, la mienne s'est ouverte toute grande pour le recevoir.

— Mon bon maître ! répliqua le jeune homme. Sans lui, père Toinet, je serais mort de misère sur le chemin, car j'allais au hasard en quête de travail et personne ne voulait m'en donner parce que je ne pouvais montrer de certificats. Un soir, je suis tombé de faim et de froid au seuil de cette ferme que vous voyez là-bas, et l'on m'a reeueilli, réconforté, gardé.

— Je ne dis pas... murmura Toinet, mais puisque tu t'en allais...

— Savais-tu bien, demanda Chanterie, tout le chagrin que tu nous faisais ?

---

ordinaire, au devant de moi, je lui demandai, sans autre préambule, si Mlle Cécile consentirait à accepter mon nom.

— Je l'aime de toute mon âme, et le seul bonheur que j'ambitionne au monde est de devenir son époux...

— Ciel ! s'écria Mme Gautier avec désespoir, et en reculant d'un pas. Voilà bien ce que je redoutais !

Son émoi était tel que je dus la soutenir pour la conduire au banc de pierre, où je la fis asseoir. Un flot de larmes coulait de ses yeux.

— Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! criait-elle au milieu de ses sanglots.

Je la suppliai de me pardonner, de me dire d'où venait la grande peine que je lui causais, quelles douleurs j'avais réveillées en lui faisant une demande qui lui prouvait que j'ignorais tout.

— Chère Madame, ce que j'aime de Mademoiselle Cécile, c'est son âme, c'est sa voix, qui sont les seules choses que je connaisse d'elle, et les seules que je me soucie de connaître. C'est son âme, c'est sa voix que je la supplierai de m'accorder,

— Ce que vous me demandez est impossible, dit la pauvre mère en se tordant les mains. Vous ne savez pas, non, vous ne savez pas ce que vous demandez.

— Vous me glacez d'effroi ! Mais quel est-il donc, ce terrible secret qui broie ainsi vos deux existences, ô malheureuses femmes, et qui va sans doute en broyer une troisième ?

— A quoi bon le cacher maintenant, dit-elle lentement et comme se parlant à elle-même, à quoi bon le cacher ? Il vaut mieux, pour elle et pour lui, qu'il sache tout.

Elle fit un effort suprême, et, se tournant vers moi :

— Le secret de ma fille, monsieur, tient en deux mots. Elle s'appelle bien Cécile Gautier. Mais elle s'est appelée Jenny Thasia.

— Grand Dieu ! Est-il possible !

Je tombai sur le banc, le visage caché dans mes mains.

(*A suivre.*)

— Oui, répondit-il sans oser le regarder.

— Ça te laisse donc indifférent ?

Non, car j'ai pleuré toutes les larmes de mon cœur.

— Annil a pleuré plus que toi... Est-ce que tu ne veux pas la consoler ?

— Oh !... mais alors, mon maître, vous avez donc deviné ?...

Deviné ? Comme s'il fallait être sorcier pour lire dans un livre ouvert ? Pourtant, ce qui l'avait déroutée, c'était son départ. Pourquoi avait-il voulu partir puisqu'il aimait Annil et puisque... il en était ainsi ?

Pouquoi ? Mais justement pour cela. D'abord, il en avait éprouvé une joie infinie. Cet amour discret qu'ils ne s'avouaient pas et gardaient caché comme un trésor dans dans le fond de leur cœur lui fut une chose exquise dont la douceur le rattacha à la vie, mais qu'il comprit bien vite sans issue. Encore, s'il n'eût été que pauvre ! Mais un homme accusé de vol ? Annil l'apprendrait peut être quelque jour et comme elle le mépriserait, et comme ils souffriraient tous deux !

Voilà pourquoi il était parti.

Chanterie lui prit les mains.

— Reviens, lui dit-il ; suivez-nous, vieux, ajouta-t-il en se tournant vers Toinet ; il y a place pour vous dans notre logis.

* * *

Un moi après, il y eut une belle noce à la ferme de Chanterie.

Annil épousait Alain Guédan, l'ancien berger de son père, mais un berger cossu comme on n'en voit guère, apportant à sa femme, avec le plus beau pacage du pays, six mille francs en beaux louis d'or, étincelants et sonores.

Un cadeau du bonhomme Toinet.

Je ne veux pas que vous me remerciez, leur dit-il, car je suis trop content de pouvoir réparer un peu le passé. Seulement, je demande que, pour me faire plaisir, vous appreniez aux enfants qui vous arriveront de m'appeler « grand-père », car tout ce que je possède leur reviendra un jour comme si je l'étais réellement.

Et voilà comment, de pauvre pâtre qu'il était, Alain devint le plus riche et le plus heureux fermier du pays.

Chacun l'aimait et l'estimait, et se plaît à le répéter, lui comme les autres et moi comme lui.

Jean Barancy.

Carnet du paysan

L'alimentation des volailles. — Le maïs fourrage. — L'élevage du porc.

Il est admis aujourd'hui qu'il est bien plus avantageux de donner aux animaux des grains aplatis ou concassés que des grains entiers. Des expériences faites un peu partout l'ont prouvé, dit M. Jouon qui ajoute :

Pour les chevaux l'avoine concassée est mieux digérée que l'avoine aplatie et celle-ci, à son tour, mieux utilisée que l'avoine entière ; y a une économie très sensible à faire concasser le grain avant de le donner aux animaux. Faut-il en faire autant des animaux granivores comme les poules. La question est aujourd'hui tranchée. On a fait des expériences avec deux lots composés de 6 jeunes coqs Plymouth-Rock âgés de trois mois. Les essais durèrent six semaines, les oiseaux étant enfermés dans des loges avec parcs. Les deux groupes d'animaux reçurent la même nourriture, composée de quatre parties d'avoine, trois parti s d'orge et une partie de farine de viande et, comme boisson, du lait écrémé. Un des groupes que nous désignerons par la lettre A ne recevait que des graines entières ; à l'autre, au groupe B, on donnait les graines finement moulues et mélangées avec la forme de viande et de lait écrémé, de façon à en faire une pâtée.

Pendant toute la durée de l'expérience, les poulets dont on avait pris le poids au début, furent pesés chaque semaine, afin de constater leur gain hebdomadaire. Après six semaines, le groupe A (graines entières) avait augmenté de 10 livres anglaises, (environ 4 kil. 530), tandis que le groupe B (graines moulues) avait lui, augmenté de 16 livres 8 onces (plus de 7 kil. 500). Cette différence, 3 kilos environ, est excessivement sensible et tout en faveur de l'emploi des graines moulues.

A la fin de l'expérience, les coquelets furent sacrifiés et l'on constata que ceux nourris aux graines moulues étaient plus dodus que ceux de l'autre groupe, et que leur chair avait meilleure apparence. Après cuisson, on trouva que cette chair était également plus juteuse et plus savoureuse.

Il est donc préférable, au point de vue économique, de faire moudre les grains et graines avant de les donner aux volailles à l'engraissement.

* * *

Pénurie fourragère : c'est la plainte générale de l'agriculture : plus de foin pour les bêtes. Que va-t-on leur donner ? — Du maïs vert, et elles ne s'en plaindront pas.

Le maïs fourrage est, en effet, une des ressources les plus précieuses pour l'agriculteur, puisqu'il fournit pendant tout l'été à l'étable un contingent considérable d'une nourriture des plus salubres, des plus agréables et des plus alimentaires pour les ruminants. Nourrie au maïs vert, la vache laitière donne beaucoup de lait et un lait très riche en crème ; aussi chaque cultivateur devrait réserver, tous les ans, une pièce de terre bien fumée et bien préparée pour y mettre le maïs.

On peut le semer de mai à août, n'ensemençant à la fois que de petites surfaces, et recommençant tous les quinze jours ou trois semaines, de façon à obtenir, pendant tout l'été, et jusqu'aux gelées d'automne, un fourrage tendre et abondant.

Comme le maïs est une plante très épuisante et qui n'occupe le sol que peu de temps, on le met généralement en culture dérobée et dans une terre peu éloignée de la ferme d'accès facile, de façon à économiser la main-d'œuvre nécessitée par la coupe quotidienne de ce fourrage.

Quand on a choisi la pièce de terre qui convient, on y répand du fumier : il faut en mettre le plus possible et du bien consommé ; du « beurre noir » comme on dit à la ferme, et y ajouter 150 à 200 kilos de nitrate de soude par hectare. Si l'on n'a pas de fumier ou pas assez, il ne faut pas craindre d'élever cette dose de nitrate jusqu'à 300 kilos, car le maïs — comme du reste toutes les plantes de la famille des graminées — a de grands besoins d'azote. Dès sa germination, il doit en trouver à sa portée, et sous une forme immédiatement assimilable. Seul, le nitrate de soude peut lui procurer l'azote sous cette forme ; car seul, il est pour les plantes ce qu'est le lait pour les enfants et les jeunes animaux : l'aliment de facile digestion, celui qui n'a pas besoin de subir de transformation pour agir de suite sur la végétation.

Généralement on sème le maïs à la volée à raison de 120 à 200 kilos par hectare, et l'on recouvre à la herse, au scarificateur ou par un labour léger.

Le semis en lignes est toutefois à préférer ; on écarte les lignes de 40 centimètres et l'on répand de 70 à 100 kilos de graines. Enfin, dans le Sud-Ouest notamment, on sème souvent en rangs épais très écartés (0 m. 75 à 1 m.) pour pouvoir biner et butter entre les lignes.

Dès qu'il est semé, hersé et roulé, il n'y a plus à s'occuper du maïs, à moins qu'à la levée il ne paraisse souffreteux ; auquel cas, on y sème encore un peu de nitrate de soude qui active sa végétation et lui donne de la vigueur.

On récolte le maïs fourrage au fur et à mesure des besoins de la consommation, sans jamais attendre la formation du grain qui épuise le sol et la plante, durcit la tige et la rend moins assimilable par le bétail.

En résumé, le maïs est d'une culture très simple, à la portée de tous les cultivateurs. Il donne un fourrage excellent et abondant ; c'est également le type des fourrages à ensiler. Faisons-en donc.

* * *

Le cochon est, avec le lapin, l'animal le plus prolifique qui soit au monde. Vauban, qui était, comme on le sait, excellent mathématicien, a fait sur les cochons un traité qu'il appelait : *La Cochonnerie*, où il avait calculé la postérité d'une seule truie pendant 12 ans. Elle se montrait en enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, à **6,434,838** cochons !

Les cochons peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou un an, mais il vaut mieux attendre 18 mois ou 2 ans. Les portées sont souvent de 12, 15 et même 20 petits.

Les petits cochons, c'est presque la fortune pour qui les sait élever. Au bout de deux mois, en effet, ils sont à vendre à un prix proportionnellement plus élevé que les cochons déjà âgés, sans avoir guère coûté que les quelques pâtées ayant servi à les sevrer.

On fait couvrir la truie au commencement du printemps, afin que les petits naissant en été aient le temps de grandir et d'engraisser avant l'hiver. Mais quand on veut qu'elle porte deux fois l'an, on lui donne le mâle en novembre, afin qu'elle mette bas en mars, et on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Dès qu'elle est pleine, on la sépare du mâle qui pourrait la blesser. On doit l'empêcher de manger du trèfle, cette plante faisant avorter la truie, et lorsqu'elle met bas, la veiller pour qu'elle ne soit pas tentée de dévorer quelques-uns de ses petits...

Il ne faut pas lui laisser nourrir tous ses petits pendant plus de 16 jours ou 3 semaines ; on ne lui en laisse que 8 ou 10 et on vend les autres, surtout les femelles, qui sont alors bonnes à manger : ce sont les petits cochons de lait.

Au bout de 2 mois, même plus tôt, on sèvre les autres, en leur donnant soir et matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Pour obtenir du petit-salé, on engraisse le cochon dès l'âge d'un an même de 10 mois ; pour avoir du gros lard, pas avant 15 mois.

A l'engraissement, pour lequel 2 mois suffisent, on commence par lui donner des racines, des eaux grasses, du lait écrémé